

Pour le péché de gourmandise, miséricorde ! / Katherina Daskalaki. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 9 (2003), pp. 197-201.

I. Nourriture. II. Habitudes alimentaires.

PER L1037 / FL133482P

POUR LE PÉCHÉ DE GOURMANDISE, MISÉRICORDE!

Katherina DASKALAKI

«Écrire!» décréta cette voix affirmée, un peu hachée, et le verbe fétiche résonna à ses oreilles comme une provocation, un défi. Un défi angoissant, cependant.

Écrire, mais comment? Écrire quoi? Confrontée comme elle l'était déjà à l'impossibilité de la décrire, dans les tréfonds de son âme, cette passion dévastatrice, l'écrire, cela prenait d'un coup dans son esprit aux aguets des dimensions mythiques.

«Écrire... cela!», ajouta la voix sans visage, du fond obscur de son fauteuil en cuir noir, juste derrière sa tête à elle: elle qui se trouvait maladroitement allongée et un tout petit peu frissonnante, face à un mur couvert de tableaux abstraits dont elle connaissait la moindre tache colorée, chaque détail vicieux; régulièrement allongée là-dessus, deux fois par semaine, toutes les semaines - à l'exception de l'été et de jours fériés - depuis deux ans et demi et sans prévision visible d'une date limite libératrice.

Drôle de suggestion que celle-ci, moins drôle de toute façon, au fur et à mesure que l'intéressée - l'allongée - s'était mise à y penser, une fois sur ses pieds un peu plus tard dans la rue et après, régulièrement, à chaque instant presque tous les jours qui suivirent.

In hoc signo vinces. Écrire les émotions, décrire les angoisses, souscrire aux plaisirs, parfois clandestins, et aux errements occultés, sinon occultes d'une certaine manière, bref à ses errements... gourmands. Il fallait les

* Député au parlement européen, écrivaine.

avouer, paraît-il, les accepter, s'en repentir, afin de pouvoir les dépasser sans plus jamais y succomber. Va savoir! Mais l'enjeu était plutôt important: rien de moins que le péché capital de la gourmandise, voire de la boulimie, en termes psychanalytiques, impitoyables.

Peut-on jamais expier un tel péché? Et par quels moyens? Par l'abstinence? Que Dieu nous en préserve! N'est-il pas vrai d'ailleurs que «ferveur de novice ne dure pas longtemps»? Elle en avait fait l'expérience plus d'une fois déjà et les résultats étaient à chaque fois les mêmes: une rechute pure et dure. Peut-on expier la gourmandise par l'écriture? Voilà ce à quoi elle n'avait jamais pensé auparavant; l'idée la tentait, la hantait. Mais non! Ce n'était pas sa «boulimie» à elle (d'ailleurs moyennement manifeste) qu'elle avait l'envie de décrire, non! Autre chose avait surgi en elle, déclenchée par ce petit impératif lancé quelque peu au hasard - elle en était presque persuadée - «écrire!», un après-midi quelconque, pendant qu'elle était en position de faiblesse, allongée face à un mur dont elle avait étudié tous les détails, soit en se taisant, soit en soupirant, soit parfois même en délirant.

Écrire donc, affronter sa relation particulière avec ce qu'est «la cuisine» dans tous ses états. Mieux encore: reconnaître son inclination pour les grosses cocottes en ébullition, dont émanent parfums et gémissements voluptueux, appelant à la plénitude; avouer sa faiblesse à l'égard des vieilles poêles, usées à force de s'adonner à des expériences répétitives et délicieuses, sensuelles. Ces poêles contenant des sortilèges culinaires, sophistiqués et prometteurs qui sautent gaiement, stridents parfois, sur leur fond noirci, incarnation même du péché, mais un péché ô combien raffiné et désiré.

Comment écrire - décrire - cette passion pour un plat bien préparé, servi au beau milieu d'une table convenablement dressée - sel et poivre y compris - autour de laquelle on invite l'aimé et les aimées (des mal aimés aussi, ça arrive de temps à autre) dans un élan «rassasiateur» qui n'a pas affaire qu'à l'estomac. Va appeler ça un péché. Soit. Or, à tout péché miséricorde. Miséricorde aussi à celui de la gourmandise.

Elle s'était donc mise à scruter ses souvenirs et ses prédilections refoulés en la matière, pour en trouver le point de départ. Mais, on le sait, ces choses sont plus faciles en théorie (allongée) qu'en pratique

(debout) et elle fut rapide à y renoncer, ne serait-ce que pour plonger allègrement dans un souvenir surgi d'un coup de balai affectueux, soudain, pas vraiment de la nuit des temps, mais presque.

Une image, y compris deux personnages

L'image: la cuisine de son enfance: chaude, vaste, animée, tel un cœur palpitant d'amour, au beau milieu d'une maison entourée d'un jardin boisé quelque peu brumeaux, qui lui faisait peur parfois, la nuit tombée. Il y avait une large table dans cette cuisine, rectangulaire, une table de bois couverte d'une plaque de marbre blanc, paradoxalement immaculée vue le train-train incessant qui s'y déroulait. Son nez arrivait alors tout juste à toucher les bords de cette surface miraculeuse dont elle reniflait les odeurs. À y penser, c'est de cette époque lointaine que datait sa capacité infailible de distinguer, les yeux fermés, chacun de ces délices en préparation par leur seule odeur appétissante. En guise d'exemple: comment pourrait-on ne pas distinguer ainsi un feuilleté aux épinards d'un plat de boulettes cuites à la tomate fraîche? Ce sont là des choses qui embaument l'air et il faut être bien ignorant ou insensible pour ne pas être à même de les distinguer de loin. Elle, elle n'était ni l'un ni l'autre. Elle restait donc le nez contre les bords du marbre, ses yeux grands ouverts ne dépassant la hauteur de la table que de quelques centimètres seulement. Si quelqu'un s'était mis en face au même niveau, il n'aurait aperçu que le bout d'un petit nez, deux yeux curieux et attentifs et ses petits doigts ancrés à la table, le tout couronné d'un énorme ruban de taffetas blanc qui donnait un air de papillon surnaturel à cette drôle de figure, manifestement ensorcelée par ce qui se déroulait devant elle sur cette surface marbrée de tous les miracles. Voilà pour le cadre.

Les personnages maintenant: deux femmes dont l'une un peu plus âgée, aux commandes; sérieuses et rieuses à la fois, sa grand-mère et Tassia, la gouvernante (en comptant, elles sont mortes il y a plus de quarante ans...). Tassia la sainte, l'infiniment fidèle, qui avait élevé des enfants qu'elle n'avait pas mis au monde sans remarquer la différence, installé chez eux dès son âge tendre, comme il était de coutume alors, et jamais plus sortie pour aller ailleurs, même pas vers un «chez-elle», jusqu'à sa fin.

Ah! De quelles merveilles n'étaient-elles pas capables ces deux-là! Que de miracles sont apparus le long des années sous son nez qui se haussait de la surface de la table, tout en continuant de renifler, et sous ses yeux sans cesse émerveillés. Et puis il arriva un jour où elle fut appelée à prendre part à ces cérémonies de magie culinaire. Alors ça! Oh, ça! Elle gardait toujours le souvenir de son cœur battant fort, de ses doigts qui tremblaient un peu, de la mollesse soudaine de ses genoux, sur l'escabeau placé contre la table. Elle avait assumé la tâche de battre les blancs des œufs pour obtenir une belle meringue, à l'aide d'un instrument fait de fils de fer en spirale. Depuis, et pour de longues années, elle avait continué à battre les blancs des œufs à l'aide de sa spirale ferrée, de cette même spirale ferrée, rangée après dans les recoins d'un placard bourré de souvenirs et vidé un jour lors d'un déménagement.

Puis, les choses se précipitèrent. Sa première vraie performance fut un cake à la mie de pain baignée au chocolat dont elle avait découvert la recette dans un magazine pour écolières. Y succéda un vrai Strudel aux noix et aux pommes, et puis le déchaînement absolu. Après ses souvenirs se confondent et plongent pêle-mêle dans des plats ronds ou elliptiques, dans des casseroles petites et grandes, sur des fourneaux ou dans des fours, à gaz ou électriques, peu importe. C'était un peu à l'exemple de la guerre du Péloponnèse: une fois engagée, elle ne cessa jamais de cuisiner (et de goûter, hélas!) allègrement la plupart du temps; elle cuisinait surtout pour lui - un fin gourmet aussi, c'est important, mais pas gourmand, ça marque la différence - mais encore pour eux et pour elles, bref pour tous ceux qu'elle invitait gaiement à prendre place autour de sa table généreuse.

Ainsi la cuisine devint son lieu de culte et de concentration, lieu pour y fêter ses joies ou pour y apaiser ses chagrins, un refuge à tout moment, au moindre prétexte.

Gourmande, elle l'était, mais artiste aussi, un peu «boulimique» également, entre guillemets d'accord, mais les guillemets ne lui suffisaient pas toujours pour avaler son angoisse, tout au contraire: ils parvenaient parfois à assombrir encore plus les quelques heures sombres qui ne lui manquaient pas. Elles ne manquent à personne. Il fallait donc lutter un peu. Elle n'en fut jamais vraiment convaincue.

«Écrire! *dixit*» La Voix du fond de son fauteuil noir, cette voix privée

de visage, censée être tantôt l'adversité à combattre, tantôt la voix de sa conscience... d'une certaine manière seulement, oui pas plus que ça.

La vraie conscience en tout cas a d'autres chats à fouetter, d'autres revenants à affronter, qui insistent, des terrifiants quoi. La boulimie, même dénudée de ses guillemets enjolivants, nage encore - telle une belle île flottante, nom de Dieu! - dans les affres d'une innocence presque enfantine. Et si elle ne s'avère pas inoffensive, tant pis! Double jeûne, double ration; il ne faut jamais forcer les choses. Et cela en dépit du modèle occidental de cette femme «hors d'âge», maigre comme un squelette, l'œil affamé, succombant à tous les péchés capitaux, à l'exception de celui de la gourmandise, bien entendu. Ni «bonniche» (expression péjorative largement utilisée pour les femmes qui aiment recevoir et «nourrir» leurs amis), ni «nourrice», cette femme semble destinée à une sorte de pénitence (culinaire) perpétuelle, sans jamais racheter un péché largement imaginaire.

Non, décidément, ce n'était pas son truc. Elle se mit à écrire donc, tout en obéissant à La Voix, mais uniquement pour formuler sa réticence. En tout cas, telle était sa pensée. Et sa pensée, obéissant au commandement, elle prit même du goût - du vrai goût ressenti au bout de la langue - à décrire sa passion culinaire. Et du coup, des odeurs d'antan et des paroles indiquant des portions et des justes mesures envahirent son nez et ses oreilles, et elle se mit à respirer de tous ses poumons les vapeurs parfumées de la menthe, du thym et de l'origan qui poussent tout autour de sa Méditerranée, la lumineuse et douce. Ces odeurs l'emportèrent; et les vapeurs montaient jusqu'au plafond et dansaient gaiement et prenaient la forme des visages jamais oubliés. Visages de femmes bien aimées auxquelles elle devait tant, de femmes qui ne sont plus et dont elle sentait avoir pris le relais. Elles dansaient les vapeurs aux visages chéris et parfois elles gouttaient et coulaient aussi en grosses larmes sur les fenêtres: fantômes bienvenus et bienveillants du grand péché de l'amour.

Un tout petit peu boulimiques eux aussi, quand même.